

# Entre les jumeaux ennemis

**Premier roman.** Au-delà du réalisme, l'itinéraire d'une conscience vers la liberté et l'amour. Une aventure sans filets et essentielle, guidée par l'étrange.

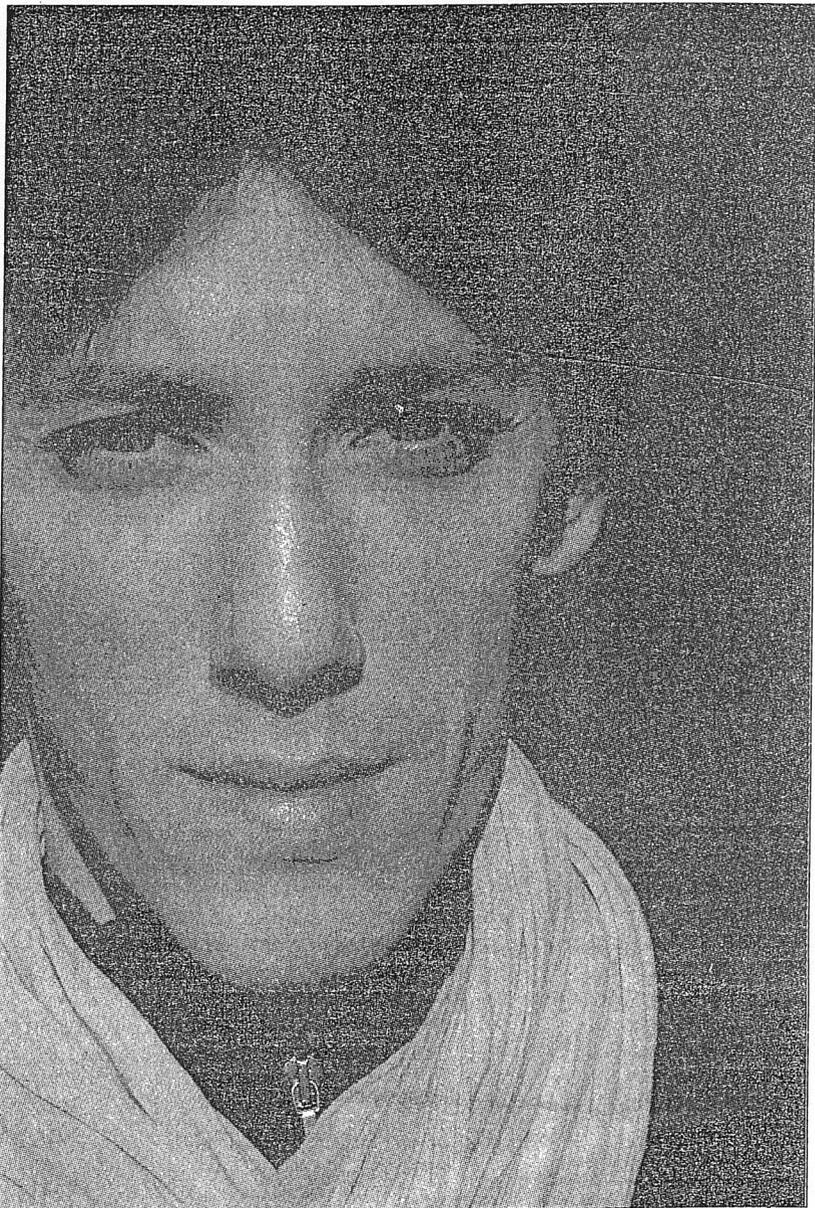
**Sang lié,**

de David Bosc. Éditions Allia,  
107 pages, 6,10 euros

C'est peut-être le mot « roman » accolé à ce texte qui en redouble l'étrangeté, qui amène le lecteur à se poser les plus utiles des questions. Plaçant ces pages sous le signe de la fiction narrative, cette mention éditoriale accentue l'écart d'avec l'ordinaire de la production romanesque. Du récit de vie à la méditation poétique et au manifeste, il pourrait être situé à peu près où l'on veut dans l'espace délimité par ces catégories. De fait, ce livre singulier met en défaut la raison classificatoire qui vient baliser la pléthore saisonnière. Il vaut mieux se laisser saisir par la prose de David Bosc, prêter l'oreille à un discours habité par l'obsession de la liberté. C'est l'aventure d'une accession à une liberté vraie, une liberté partagée, que nous conte ce récit.

Très tôt, « quand enfin commencèrent les jours de la jeunesse », le narrateur fut « livré, rendu à l'immensité de solitude ». « Imaginant tenir ma liberté, comme une sorte de document, comme un papier en poche, plus catégorique, en définitive, et plus assuré que moi-même. » Ce qu'il ignore, encore, c'est la duplicité des mots, surtout des « jumeaux ennemis » solitude et liberté. Tout le livre peut se lire comme un roman d'apprentissage, qui se conclut par le découplage des deux mots, par la conquête d'une liberté sans solitude. C'est l'amour, « le troisième terme, l'Axe », qui « n'arrange rien, mais réordonne toute chose », qui brisera la chaîne fatale, par la grâce de trois mots dits face à face par une femme : « Je te connais. » Une révélation qui est permise, en fin de compte, par la révolte contre une toute petite interdiction, celle du mot « comme », édictée par un professeur de lettres trop zélé. « Je savais, moi, quelle cheville il pouvait être pour lier les mondes, pour défaire le monde et le remonter à l'envers, avec de belles couleurs bien colorées. » Un mot qui pourrait servir de clé pour suivre la piste que nous propose David Bosc.

De l'alchimie du verbe à la merveille de l'amour s'ouvre un itinéraire dont les jalons sont Rimbaud et Breton, et où comparaison, métaphore et allégorie sont des figures à prendre au pied de la lettre. Une saison en enfer, où le narrateur se fait sanglier vautre dans sa bauge pour un jour tout reprendre, repartir des « sensations



David Bosc. Ici, à peine quelques indications de lieux, un peu d'Italie, un peu de Provence... Un itinéraire littéraire aussi, dont les jalons sont Rimbaud et Breton...

les plus immédiates ». Un tel itinéraire pourrait paraître très abstrait, tant le texte est allusif, tant manquent les « facultés descriptives ou instructives » dont parlait, précisément, l'auteur des *Illuminations*. Ici, à peine quelques indications de lieux, un peu d'Italie, un peu de Provence permettent de situer quelques moments du récit. Deux ou trois animaux, et pour le reste, tout est suggéré, tout est au figuré : déserts, vent, arbre, soleil ne sont que les éléments d'une forêt de symboles où se dit la situation du jeune homme au sortir de

l'enfance, les étapes de sa transformation. « Un fabliau », voilà ce que serait en somme ce livre, la truculence en moins, l'incandescence poétique en plus. On le voit, l'auteur ne refuse pas l'image, quand elle permet de faire dire aux mots tout ce qui est en leur pouvoir. Sans aucun des effets de réel auxquels on réduit aujourd'hui le roman, la prose généreuse de David Bosc nous fait vivre une aventure étrange et essentielle qui, à sa façon, défait et refait le monde.

Alain Nicolas